

exacts de sa production; 4° le retrait des troupes soviétiques des territoires occupés. On ne saurait mieux caractériser les véritables objectifs de l'impérialisme américain: liquider, en même temps que la « zone de sécurité » russe, toute l'économie soviétique!

Le « tournant à gauche » des staliniens. La réaction de la bureaucratie soviétique à l'offensive diplomatique impérialiste n'est pas, elle non plus, seulement « diplomatique ». Elle ne consiste pas seulement à soulever

à son tour une série de revendications (participation à l'occupation du Japon, bases stratégiques dans la Méditerranée et en Extrême-Orient, etc.). Elle utilise également à fond les partis staliniens dans les pays capitalistes, qui haussent le ton, parlent un langage « plus radical » et essayent ainsi de rappeler à la bourgeoisie que si elle veut « avoir la paix à la maison », elle doit s'arranger avec la bureaucratie soviétique, du moins dans la mesure où les staliniens contrôlent encore de larges sections du mouvement ouvrier. De là la brusque « découverte », combien prudente, par la presse stalinienne du caractère impérialiste de la guerre de conquête anglo-franco-hollandaise en Indo-Chine et en Indonésie. De là la « critique » du P.C. anglais envers le gouvernement travailliste. De là les hésitations du P. C. français avant d'entrer dans la coalition avec De Gaulle. Mais ce tournant à gauche ne reflète en aucune façon les véritables aspirations des masses. Les staliniens ne représentent plus, en aucune façon, les intérêts de la classe ouvrière. Ils reflètent uniquement les besoins diplomatiques du Kremlin. C'est précisément dans la mesure où ces « tournants à gauche » RENCONTRENT la véritable radicalisation des masses et risquent ainsi de la précipiter, que les staliniens se dépêchent de rebrousser chemin, car ils craignent une montée révolutionnaire tout autant que la bourgeoisie.

Bombe atomique et domination mondiale. C'est dans le refus de l'impérialisme américain de faire participer l'U.R.S.S. au secret de la bombe atomique que s'est révélée, de la façon la plus éclatante la contradiction fondamentale qui domine actuellement la politique internationale : la contradiction entre l'impérialisme et l'U.R.S.S., qui risque de déclencher une troisième guerre mondiale si, à la faveur de la crise sociale qui ébranle déjà et ébranlera encore davantage le monde capitaliste, le prolétariat ne réussit pas à arracher le pouvoir à la bourgeoisie impérialiste. Mais les tractations autour de la bombe atomique ont également mis à nu l'autre source de frictions internationales, celle qui surgit des contradictions entre l'impérialisme américain et l'impérialisme britannique. Les « 12 points » du président Truman ne sont qu'un rappel inopportun de la Charte de l'Atlantique. Entretemps, l'impérialisme américain occupe des bases stratégiques dans le monde entier, conserve une armée aérienne sur les cinq continents et garde une force terrestre et navale écrasante; tous ces atouts doivent servir, en même temps que la puissance économique, de moyens de pression pour réaliser une véritable domination mondiale. Les 330 milliards de dollars investis dans la machine de guerre américaine doivent maintenant commencer à « rapporter ». La victoire doit se « réaliser » pour les banquiers et les industriels par de nouvelles commandes et par de nouveaux investissements. Ceux-ci ne peuvent venir, dans l'état actuel des choses, que des pays inclus jusqu'ici dans l'Empire britannique ou dans la zone d'influence de l'impérialisme anglais (et dans une moindre mesure français, hollandais et belge). Ainsi, le résultat paradoxal de la seconde guerre impérialiste, c'est que l'impérialisme américain devra « réaliser » sa victoire plutôt sur le dos de ses « alliés » affaiblis que sur celui de ses anciens concurrents qui n'occupent plus qu'un vide sur la carte économique du monde, un vide qu'il est très difficile d'exploiter.

Le « bloc occidental ». Sortie épuisée de la guerre, ayant dilapidé toutes ses réserves, étant devenue débitrice de 4 milliards de livres sterling envers ses propres colonies, la bourgeoisie britannique est forcée de changer radicalement sa politique commerciale. Au lieu de vivre surtout des intérêts de ses capitaux investis à l'étranger, comme elle le faisait avant 1939, elle doit vivre de nouveau de ses exportations. Mais elle trouve sur le chemin de l'expansion économique son concurrent américain, prêt non seulement à lui barrer la route vers les nouveaux marchés, mais aussi à lui disputer âprement ses propres marchés impériaux. Forcé d'arriver à un « modus vivendi » avec son adversaire supérieur, l'impérialisme britannique serait écrasé entre le bloc américain et le bloc soviétique s'il ne réussissait à son tour à se créer une base politique et stratégique et une « masse de manœuvre » en dehors de son Empire lésardé. Voilà la signification de la politique du bloc occidental. Devant le refus net de Washington d'accorder à la bourgeoisie française banqueroutière des avantages matériels substantiels, De Gaulle aussi a fait un brusque tournant vers « la grande

famille occidentale ». Il est prêt à ajouter ses forces à celles de la Grande-Bretagne et son voyage en Allemagne et en Belgique n'était qu'une sollicitation envers la bourgeoisie rhénane et la bourgeoisie belge d'entrer à leur tour dans la nouvelle « confrérie des estropiés » de la deuxième guerre mondiale. Mais additionner des faiblesses ne signifie nullement créer une force. Tandis qu'elle doit chercher elle-même en Allemagne le charbon qui lui fait défaut, la bourgeoisie britannique est incapable de présider à la reconstruction économique de l'Europe. Comme ses participants pris individuellement, le « bloc occidental » tout entier ne pourra que dépendre étroitement de l'aide que l'impérialisme américain lui versera au compte-gouttes. Tôt ou tard, il devra se transformer en un tremplin stratégique de Wall Street contre l'U.R.S.S. Il deviendra à son tour un élément moteur pour la préparation de la troisième guerre mondiale, qui, dans l'ère atomique, signifierait la destruction définitive de l'humanité.

La Crise Mondiale de l'Impérialisme

La crise américaine. Mais si les différents conflits entre les grandes puissances ont illustré le caractère illusoire de la paix impérialiste, les grands conflits sociaux qui viennent d'ébranler les États-Unis et la Grande-Bretagne, les révolutions dans les pays coloniaux et la crise française, montrent en même temps le caractère illusoire à la fois de la domination mondiale de Wall Street, et de la domination de chacune des grandes bourgeoisies sur leur propre peuple. L'ennemi principal des « 60 familles américaines » n'est ni leur concurrent britannique, ni la bureaucratie soviétique. C'est la classe ouvrière américaine, dont la conscience de classe a progressé par bonds pendant la dernière décennie. Pendant la guerre, les travailleurs ont vu leur standard de vie attaqué à la fois par les restrictions et par l'épargne forcée. Maintenant le chômage, la dépression et la baisse des salaires les menacent. Des années durant, leur volonté de lutte a été contenue par les bureaucrates syndicalistes et staliniens, qui s'étaient engagés à ne pas faire des grèves pendant la guerre. Dès la première « crise de reconversion », elle a éclaté violemment, entraînant des centaines de milliers d'ouvriers dans des mouvements de grève qui durent déjà depuis deux mois et ne sont pas encore terminés. Les revendications des grévistes dépassèrent en général le stade corporatif, et dans de nombreux cas, les mots-d'ordre du Programme Transitoire de la IV^e Internationale, l'ECHELLE MOBILE DES SALAIRES et l'ECHELLE MOBILE DES HEURES DE TRAVAIL, furent lancés par de nombreuses organisations locales des différents syndicats. En même temps, la conscience POLITIQUE des travailleurs américains commence également à progresser. La mort de Roosevelt, la liquidation du « New Deal », l'arrivée au pouvoir des éléments les plus réactionnaires du parti « démocratique », la création du Comité d'Action Politique (PAC) au sein du syndicat CIO, la grande victoire travailliste en Grande-Bretagne, ce sont là des éléments qui permettent d'accélérer l'évolution vers un grand parti travailliste américain. Ni le réformisme, ni le stalinisme n'ont pu sérieusement déformer les jeunes forces du prolétariat. Même pendant la brève période de « prospérité », qui s'ouvrira après la crise de transformation de l'économie, de violents conflits sociaux et politiques ébranleront le pays. Même les spécialistes bourgeois prévoient, à l'état actuel de la technique, la grande crise économique aux États-Unis dans un délai de trois ans. Alors la classe ouvrière américaine se trouvera devant un carrefour. Si le parti trotskyste, le SWP, ne réussit pas à les galvaniser et à les guider vers la prise du pouvoir, une féroce dictature fasciste, s'appuyant sur le mécontentement des vétérans de la guerre, sur la paupérisation des classes moyennes et sur l'exploitation des sentiments chauvins et racistes, menace de les projeter dans l'abîme.

La grève britannique des dockers. La grève des dockers est un indice important du rythme vraiment extraordinaire avec lequel les masses britanniques s'élèvent à la hauteur des tâches historiques qu'elles doivent résoudre. Les masses britanniques veulent la réalisation, et la réalisation IMMEDIATE, du socialisme. Elles ont exprimé cette volonté par leurs votes aux élections parlementaires et municipales. Mais elles sont maintenant en train d'apprendre par l'expérience que cette réalisation est impossible sur le terrain parlementaire. Après trois mois de pouvoir, les